

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

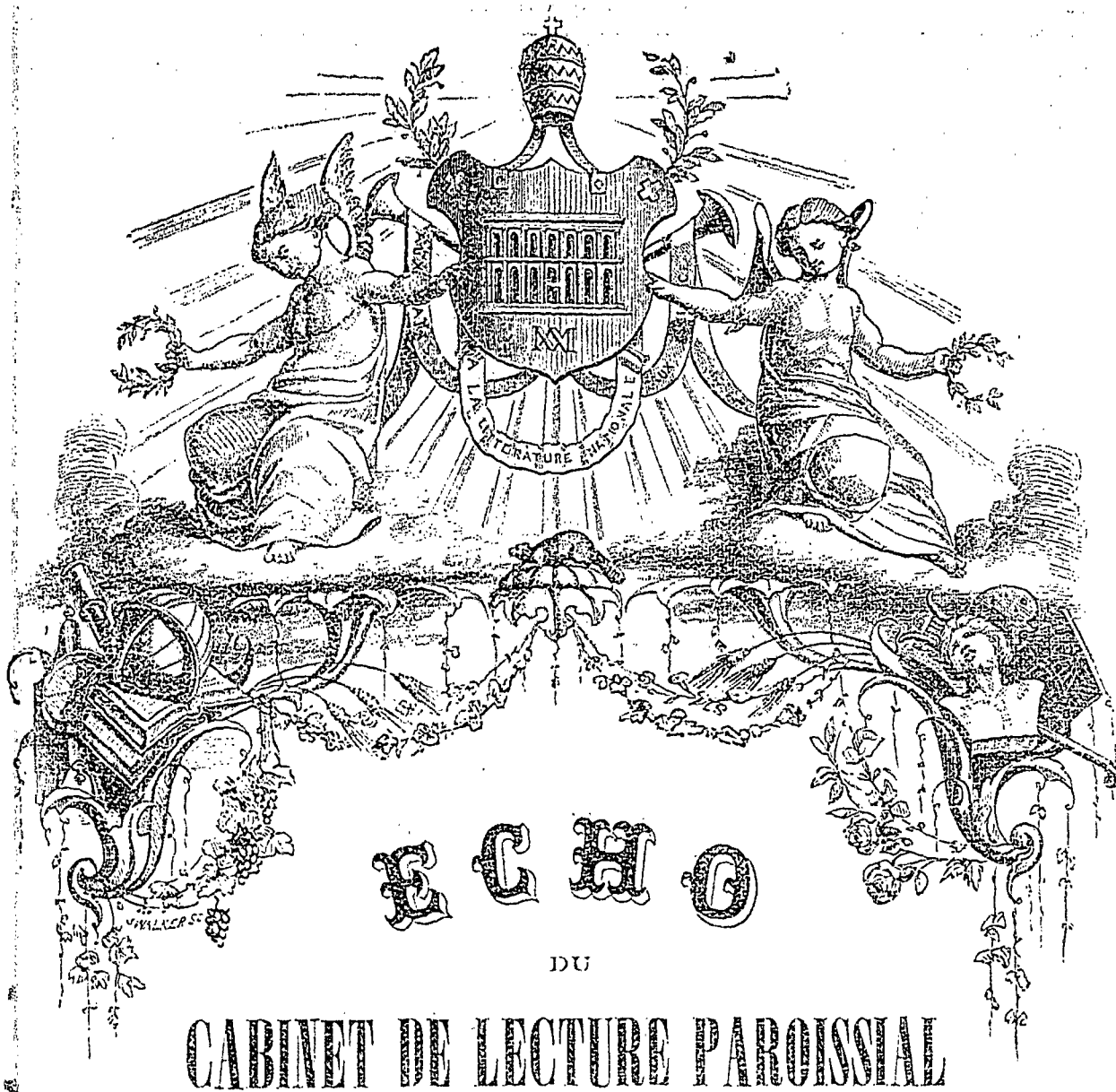
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. V.

Montréal (Bas-Canada), 1er Avril 1863.

No. 7.

SOMMAIRE.—Chronique de la quinzaine.—Quelques mots sur les progrès des sciences physiques: Lecture prononcée par M. C. H. Jourdan, devant "l'Union Catholique," à la séance du 18 janvier 1863.—Muller, *Ecce filius tuus*, par J. V. Sch.—Feuilleton: Les deux pigeons, (suite).—Variétés: La justice à Rome.—Musique: Les canotiers du St. Laurent, paroles de Benjamin Sulte, musique de Delle. D. D***.—La photographie, par A. Marais.—Un peu de tout.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Montréal, 31 Mars, 1856.

La question polonaise préoccupe vivement le gouvernement de l'Empereur Napoléon III. S'il s'abstient, il mécontente à la fois deux forts partis en France, le parti libéral qui voit dans le soulèvement des Polonais un coup porté à l'absolutisme du Czar, —le parti

catholique qui sera tenté de demander si la cause italienne valait la cause polonaise:—quelque soit sa décision, les nouvelles élections qui approchent s'en ressentiront. Laisser à un mécontentement de cette espèce l'occasion de s'essayer serait un grave danger, car il ne tarderait pas à se grossir de tous les autres mécontentements isolés qui sommeillent et attendent l'heure de se rallier et d'éclater.

D'un autre côté, intervenir après la note du cabinet de St. Pétersbourg qui annonce l'intention formelle de n'accorder aucune concession tant que le soulèvement durera, serait pour l'Empereur s'attirer l'Europe sur les bras et faire surgir de nouveau la sainte alliance; sans compter que la France perdrait dans la Russie sa plus fidèle et sa plus naturelle alliée. La situation est donc pleine de périls pour le Gouvernement impérial, qui

avait pourtant assez à faire de la question italienne et de la guerre impopulaire du Mexique. Nous faisons des vœux pour que la France sorte de ces embarras avec honneur et gloire pour elle et profit pour ses enfants et pour l'Église.

Aux États-Unis, on annonce que l'un des pirates du Sud vient de faire une course où il a pris 34 vaisseaux fédérés,—et que les armées du Nord viennent d'inonder une partie riche et prospère des campagnes du Sud. Ce dernier acte eut mérité par son horreur et sa barbarie d'avoir été exécuté par le Général Banks.

.

La *Gazette des Campagnes* aurait dû, ce semble, avant de blâmer aussi vertement ce qu'elle blâme, lire le compte-rendu de la séance du Cabinet de Lecture Paroissial dans laquelle a été discutée la question du luxe.

C'est un acte de précipitation que nous regrettons, surtout dans une telle feuille, rédigée par un tel homme, et l'organe d'une telle institution. Espérons, pour son repos et pour le nôtre, qu'elle n'y retombera plus à l'avenir.

.

Nous avons eu la faveur d'assister à un examen fait à l'Académie commerciale de la rue Côté, par M. l'Inspecteur Valade. M. le Surintendant, MM. l'abbé Provost et Clarke du *True Witness*, le Principal de l'Institution M. U. E. Archambault, MM. P. Garnot, Anderson et Desjardins, professeurs, assistaient à cet examen.

Nous avons été frappé en entrant de la ventilation parfaite des classes; pas la plus légère trace de cet atmosphère lourd, chaud et humide des appartements où se trouvent réunis un grand nombre d'enfants. Chaque élève à son pupitre et son siège isolés de ceux de son voisin: tout cela est propre, rangé et fait plaisir à voir. La plupart des enfants appartenant à une classe de gens plus ou moins à l'aise ont une tenue et une apparence des plus convenables.

L'examen a fait le plus grand honneur aux professeurs et aux élèves. L'enseignement, sous la direction intelligente de M. le Principal Archambault, et confié à des hommes comme MM. P. Garnot, Anderson et Desjardins, y est très-perfectionné et admirablement calculé pour soutenir et éveiller l'attention, en même temps que pour développer le raisonnement et la réflexion dans l'enfant. Nous avons été surpris de la manière avec laquelle chaque élève, une fois son livre fermé, analysait ce qu'il venait de lire ou d'entendre lire et en rendait compte.

Ce que nous disons de l'enseignement français s'ap-

plique également à l'enseignement anglais qui a excité la plus grande satisfaction. M. Anderson est un *scholar* qui est en même temps un excellent professeur.

Dans une institution du genre de celle-ci où l'instruction tend surtout à faire des hommes pratiques, des industriels, des marchands, de bons ouvriers, on comprend qu'aucune branche d'enseignement, à part le latin, n'est négligée.

Avec la religion, le français et l'anglais, et un cours littéraire, les élèves y apprennent les mathématiques, la géométrie, la tenue des livres, la correspondance, etc.

D'après ce que nous avons vu, et d'après surtout le témoignage de M. le Surintendant et de l'infatigable et zélé M. Valade, nous croyons que les parents devraient envoyer là leurs enfants, comme d'autres envoient les leurs au collège; cette école tient un excellent milieu entre le haut et le bas enseignement, et répond surtout aux besoins d'une société comme la notre. Le but de l'Académie est de former des honnêtes gens et des hommes d'affaires, en état de connaître autre chose que ce qui se rattache immédiatement à leur négoce ou occupation.

M. Archambault entend parfaitement la question d'instruction publique appliquée au Bas-Canada; et le plan d'études qu'il travaille à faire réaliser a les encouragements les plus éminents. On n'a pas lieu d'être surpris de son succès.

Il y a deux choses cependant que l'on regrette à propos de cette grande école, c'est de voir que les parents en retirent leurs enfants pour les placer avant qu'ils aient terminée leur cours complet; d'un autre côté, c'est que les marchands, (et pourquoi pas la Chambre de Commerce de Montréal?) ne favorisent pas davantage de leur patronage une telle institution. Ils devraient assister aux examens, questionner eux-mêmes les élèves, visiter la tenue des livres, poser des problèmes d'usage quotidien dans le monde des affaires, et donner en temps et lieu aux professeurs et élèves des avis du plus grand prix. Un certificat du Principal donné dans telle ou telle circonstance devrait être un passe-port avec lequel un élève entrerait dans les affaires et qui le ferait bien accueillir partout, dans toutes les maisons de commerce.

Ce vœu que nous venons d'exprimer l'a été lors de l'examen par M. l'Inspecteur Valade (1). Nous serions heureux d'avoir pu l'émettre comme cet ardent ami de l'éducation l'a fait en cette circonstance.

.

(1) Si ceux qui crient tant contre MM. les Inspecteurs d'École connaissent un peu mieux quelle mission et quelle tâche ces fonctionnaires ont à remplir, nous ne doutons pas qu'ils ajourneraient sans hésiter et pour longtemps leur projet si déraisonnable.

Nous avons assisté, mardi 24 mars à une séance du Cabinet Paroissial, qui a été des plus intéressantes.

On a continué les différents arrangements qui avaient été commencés dans la salle, et bien que tout ne soit pas encore terminé, cependant on se trouve déjà beaucoup mieux de la nouvelle disposition, qui permet d'entendre mieux les orateurs et qui place plus convenablement les auditeurs.

M. Arthur Dansereau nous a donné une lecture sur le Souverain Pontife et sur les derniers événements de l'Italie; il a captivé l'attention dans un travail remarquable par l'abondance des aperçus, la fermeté des convictions, enfin l'éclat du style. Il nous a montré le St. Père au milieu des épreuves qui l'ont assailli depuis son avènement, les traversant avec courage et avec sagesse, avec une énergie que rien n'a pu abattre, et une prudence que rien n'a pu déconcerter. Cette lecture révélait une connaissance suffisante des derniers ouvrages publiés sur cette question, une appréciation juste et éclairée, de plus des qualités distinguées au point de vue littéraire.

Nous espérons que cette lecture sera publiée dans l'*Echo*, et de plus que M. A. Dansereau continuera au Cabinet de Lecture Paroissial ses études sur cette grande question religieuse et morale.

Ensuite M. McConville a donné un récit de son voyage en Australie, c'était la 1ère partie et celle qui se rapportait à la traversée.

Nous avons été enchantés de cette narration vive et intelligente: le tout entremêlé de traits d'esprits, de réflexions sérieuses, de sentiments élevés et en même temps d'un esprit d'observation fine et délicate de tout ce que le voyageur a rencontré. Nous ne doutons pas qu'avec les qualités dont le lecteur a fait preuve, il ne s'entende bien à nous parler d'une manière intéressante, de ce pays nouveau de l'Australie, dont les merveilles sont une des choses les plus extraordinaires de notre siècle.

Voici donc la troisième séance, que le Cabinet de lecture a fournie depuis sa réouverture, il y a six semaines. Plusieurs lectures doivent être données plus tard, nous savons de plus qu'un concert aura lieu dans le courant du mois d'avril au profit de la bibliothèque et de la salle des journaux.

Cette œuvre progresse donc toujours, nous ne doutons pas que lorsqu'elle aura réalisée toutes les améliorations dont elle est susceptible, qu'elle n'offre à la jeunesse studieuse de Montréal, un lieu tout à fait convenable pour l'instruction comme pour l'agrément.

Les dépenses les plus considérables ont déjà été faites il ne reste plus qu'à les compléter par quelques nouveaux efforts qui ne se feront pas attendre.

Quelques mots sur les Progrès des Sciences Physiques.

Lecture donnée à l'Union-Catholique dans sa séance du 18 janvier 1863, par G. H. Jourdan.

Monsieur le Président, Messieurs,

C'est la première fois qu'il m'est donné de prendre la parole dans une si belle réunion. Ayant toujours été employé aux modestes fonctions du professorat, je n'ai eu occasion de parler qu'à mes élèves, et, vous le savez, dans les leçons de mathématiques et de physique, on a soin d'être simple, clair et précis; mais on s'occupe fort peu de faire des phrases recherchées ou élégantes. Aussi, connaissant mon peu de capacité pour cela, jamais je n'aurais pu me résoudre à vous adresser la parole, si le R. P. M. et plusieurs membres de l'Union, ne m'y avaient fortement engagé, en me donnant l'assurance de votre grande bienveillance et de votre extrême indulgence. Cette indulgence, je vous la demande messieurs, avec d'autant plus de raison que je suis loin d'avoir les talents et l'habitude de tous ceux qui, de temps en temps, nous donnent des lectures aussi savantes qu'intéressantes et utiles.

Tout d'abord, je dois vous remercier de m'avoir reçu membre de votre honorable société. Je tâcherai d'en remplir les devoirs et d'y être utile—vous pouvez compter sur mon dévouement.

Impossible de vous dire, messieurs, combien, je suis heureux de trouver en Canada, d'une manière si admirable, la foi, l'esprit et les sentiments de la France, notre belle patrie. Oh! oui, MM. c'est bien avec raison que nous appelons encore ce beau pays, la Nouvelle-France, puisque les Canadiens-Français, malgré tant d'éléments divers qui les entourent, ont pu se conserver unis, et former une petite nation vivace, industrielle, heureuse, et portant bien haut le drapeau de la religion, de la civilisation et du vrai progrès.

Grâce au zèle éclairé de votre éminent aîné et au bon esprit qui vous anime, le Canada n'a pas encore été envahi par les épouvantables idées du philosophisme anti-catholique du dernier siècle, que le trop célèbre Voltaire et plusieurs autres ont répandu dans la société française, avec une adresse et une ardeur infernale, et qui ont amené la terrible catastrophe de la grande révolution, et diminué, d'une manière si déplorable, le sens moral et religieux du peuple.—Faisons en sorte Messieurs d'épargner ces épreuves à notre pays, et, pour cela contribuons de tout notre pouvoir, au maintien parmi nous, de la religion, des bons principes, de la bonne littérature, de l'amour de l'étude des sciences, et, à l'exemple de la mère-patrie, qui se trouve si glorieusement placée à la tête de l'Europe, et qui contribue si puissamment et si généreusement à faire pénétrer les bienfaits de la religion et de la civilisation, jusque dans les contrées les plus reculées de l'Asie, de l'Afrique et même de l'Amérique, le peuple canadien muni de son flambeau de la foi, se conservera, sinon par la puissance matérielle, du moins par l'élevation des idées et l'excellence des institutions, à la tête des nations du Nouveau-Monde, et sera toujours le principal foyer du catholicisme dans le vaste continent. Messieurs je me propose d'avoir avec vous, dans le courant de l'année, plusieurs entretiens familiers sur les principales branches de la philosophie naturelle, si cela peut vous être agréable. Je sais bien qu'ayant fait votre éducation dans les excel-

lents collègues du pays, vous avez des connaissances étendues sur les sciences mathématiques et physiques, et que, par conséquent, je n'aurai rien de nouveau à vous dire; mais je sais aussi que quelquefois la multiplicité des occupations nous fait oublier bien des choses, d'un autre côté, il arrive souvent que, dans le jeune âge, on est loin d'étudier ces sciences aussi sérieusement que leur importance l'exigerait. Il ne sera donc peut-être pas inutile de vous en rappeler les points principaux. Le Rév. P. Supérieur ayant eu l'obligeance de mettre le beau cabinet de physique de cet établissement à notre disposition, je vous ferai toutes les expériences qui seront nécessaires, pour vous rendre mes explications plus intelligibles. Pour aujourd'hui, je me contenterai de vous entretenir un instant sur l'importance de la philosophie naturelle et sur ses progrès dans les différents siècles.

Nous appelons philosophie naturelle l'ensemble des sciences d'observation qui se rapportent au monde physique. — Ces sciences se réduisent à 5 principales, savoir : l'astronomie, la géographie, l'histoire naturelle, la chimie et la physique.

1^o—ASTRONOMIE.

L'astronomie, dont la partie purement descriptive se nomme quelquefois manographie ou cosmographie, traite des astres ou corps célestes : Elle nous fait connaître les lois qui président à leurs divers mouvements, ainsi que la distance, le volume, la forme et jusqu'à la masse de ceux qui appartiennent à notre système planétaire. Elle nous explique parfaitement les principaux phénomènes célestes qui frappent nos yeux, la succession des saisons avec leurs jours plus ou moins longs, les éclipses, les phrases de la lune, les comètes, etc., etc. Elle apprend au marin à se diriger au milieu du vaste océan avec une précision admirable, au moyen de faciles observations. Elle nous élève à Dieu en nous donnant la description de ces corps gigantesques qui circulent dans l'espace infini avec une ordre parfait, et qui sont une image si visible de la puissance du Créateur.

Il paraît que plus de 2000 an avant notre ère, l'astronomie était cultivée en Chine, comme la base des cérémonies religieuses. Les chaldéens avaient, dit-on, des observations remontant à 19 siècles avant Alexandre, et qu'Aristote se fit communiquer par Callisthènes. Aussi, on leur attribue les premières notions de l'astronomie, qui, dans l'origine, ne se séparait pas de l'astrologie. Vers le 1^{er} siècle avant notre ère, les Grecs partagèrent le ciel en constellations. Les Egyptiens avaient aussi des connaissances en astronomie, ainsi que le prouve, par exemple, la disposition exacte de leurs pyramides vers les 4 points cardinaux et leurs Zodiaques. Mais l'histoire authentique de cette science ne commence en Occident qu'en Grèce, avec Thalès, né à Milet, 640 avant J. C. Ils enseigna la sphéricité de la terre, l'obliquité de l'écliptique et expliqua la vraie cause des éclipses. Après Thalès, l'école ionienne vit fleurir successivement Anaximandre Anaximène, Anaxagore, qui introduisirent l'usage du Gnomon et des cartes géographiques. Pithagore, né à Somos vers l'an 590 avant J. C., fut d'abord disciple de Thalès, et visita ensuite l'Égypte et l'Inde. Il fonda une école célèbre où il enseigna le mouvement quotidien de la terre sur son axe, et son mouvement annuel autour du soleil, les comètes elles-mêmes furent rattachées par lui, comme

les planètes, au système solaire. Les Pythagoriciens connaissaient donc le vrai système du monde. En 432 avant J.-C., les Grecs Méton et Euctémon observèrent le solstice d'été. Cette observation, celle que Pithéas de Marseille fit avec un Gnomon un siècle après, et celles de Tchou-Kong en Chine, l'an 1100 avant notre ère, prouvent la dimension de l'obliquité de l'écliptique. A dater de la fondation de l'école d'Alexandrie, l'astronomie prit une forme plus rigoureuse. Aristarque de Somos (280), Hipparque, (160) et Ptolémée (140), après J.-C., furent les trois noms les plus illustres de cette école. Aristarque renouella, quoique sans succès les idées de Pithagore. Hipparque, le plus habile astronome de l'antiquité, découvrit la précession des équinoxes et une partie des inégalités des mouvements apparents du soleil et de la lune. A la suite d'Hipparque, on doit compter Geminus, qui a laissé un traité d'astronomie, et quelques observateurs tels qu'Agrippa, Ménélaus, Théon, Posidonius, qui connut les lois du phénomène du flux et du reflux, Sozigène, que César fit venir d'Alexandrie à Rome pour réformer le calendrier. Enfin, Ptolémée vers l'an 140 de notre ère, coordonna et rectifia tous les travaux de ses prédécesseur, y ajouta des découvertes nouvelles, et en forma un système complet qu'adoptèrent toutes les nations, et tous les astres tournent autour d'elle, d'abord chaque jour, ensuite dans des espaces de temps égaux à ceux de leurs révolutions apparentes, suivant des courbes épicycloïdales, uniquement engendrées par des cercles qui roulent les uns sur les autres. Ce système a subsisté pendant 14 siècles. A partir du 8^e siècle, on voit l'astronomie en faveur chez les arabes. Les astronomes de Bagdad, protégés par les Califes Abbassides, firent un grand nombre d'observations importantes et mesurèrent, dans une plaine de la Mésopotamie, un degré du méridien. Vers la fin du 13^e siècle, les études astronomiques commencèrent à reflourir en Europe. Copernic, né à Thorn en Pologne, en 1473, démontra les erreurs du système de Ptolémée; il rendit compte de la révolution diurne apparente du ciel par le mouvement de rotation de la terre, expliqua la précession des équinoxes et reconnut que les mouvements directs et rétrogrades des planètes ne sont que des apparences produites par la combinaison du mouvement de la terre autour du soleil avec le mouvement des planètes. Malgré l'évidence des idées de Copernic, elles eurent longtemps à lutter contre les préjugés de la routine. On sait que Galilée, qui défendait ce système, fut traduit devant le tribunal de l'inquisition pour avoir voulu l'appuyer par des interprétations hasardées de la Bible. Ce grand homme, né à Pise en 1564, fut l'un des plus ardents défenseurs du système de Copernic. Il découvrit les satellites et les bandes de Jupiter, les phases de Vénus, les taches du soleil, etc. Tycho-Braké, norvégien, mort à Prague en 1601, fut un grand observateur; il fut moins heureux dans le système du monde, où il essaya de combiner les idées de Ptolémée avec celles de Copernic. Képler, célèbre à si juste titre par la découverte des lois qui portent son nom, naquit en 1571 dans le duché de Wurtemberg. Il vécut et mourut dans la misère, supérieur à son siècle, peu compris de ses contemporains—Huyghens suivit de près Képler et Galilée; il expliqua les apparences de l'anneau de Saturne.—Les opinions de Copernic étaient dès-lors à l'abri de toute discussion. Enfin, Newton, rapprochant et étendant toutes ces découvertes, trouva dans l'attrac-

tion et la gravitation universelle le principe général des mouvements célestes. Depuis, l'histoire de l'astronomie ne présente guère que le développement de ses théories. Indépendamment des noms illustres que nous venons de citer, l'astronomie moderne s'honore de ceux de Cassini, italien, qui vint à Paris sous Louis 14; de Lacaille, Laplace, Lalande, Borda, Delambre parmi les français; de Hévélius, Römer, Mayer, Bessel parmi les Allemands; de Flamsteed, Halley, Bradley, Herchel par les anglais, etc. Enfin, MM. Arago, Leverrier, Mathieu, Faye, Chacornac, Bœneke, Graham, Hind, Vico, de Gasparis, et plusieurs jésuites du collège Romain, occupent un rang distingué parmi les célébrités contemporaines. Cette belle science pourra nous fournir le sujet de quelques lectures.

2^e—GÉOGRAPHIE.

La géographie est la science qui nous donne la description de la surface de la terre. On distingue, 1^o la géographie mathématique et astronomique, qui traite de la forme, des dimensions, des mouvements de la terre et de ces rapports avec les corps célestes; 2^o la géographie physique, qui décrit la surface de la terre, la distribution des terres et des eaux, les montagnes, le cours des fleuves, etc.; 3^o la géographie politique, qui fait connaître les divisions établies par les conventions humaines, et toutes les créations de l'homme, comme aussi les religions, les langues, les institutions, etc.; 4^o la géographie historique qui fait l'histoire de chaque localité.—On peut en outre distinguer une géographie industrielle et commerciale, une géographie botanique, une géographie zoologique, etc., selon les applications que l'on fait de la science. Il suffit de définir cette science pour en faire comprendre l'importance.

Rien de plus imparfait que les connaissances géographiques telles que les présentent les plus anciens ouvrages connus. Les navigations des Phéniciens les étendirent un peu. Hérodote, mort en 405 avant J.-C. eut des connaissances assez étendues. Les conquêtes d'Alexandre et, plus tard, celle des romains, ouvrirent un champ immense, et bientôt la géographie scientifique prit naissance. Ératosthène, Hipparque, Strabon, Ptolémée la développèrent ou la popularisèrent. Au moyen-âge les conquêtes des arabes et les croisades furent l'occasion de plusieurs découvertes. Enfin arriva le quinzième siècle, où les portugais se signalèrent de la manière la plus glorieuse, en abordant aux îles Madères, aux Açores, aux îles du Cap Vert, etc., et enfin, au Cap de Bonne Espérance. Ce siècle fut dignement fermé par C. Colomb qui, en 1492, eut la gloire de découvrir les Antilles, et, peu après l'Amérique. Depuis ce temps, la géographie a marché à pas de géant, et maintenant, grâce à une série non interrompues de découvertes et aux progrès des sciences physiques et mathématiques, la science de la géographie, bien qu'ayant encore beaucoup à acquérir, n'a plus rien à redouter des fausses théories ou des systèmes erronés.

3^o—HISTOIRE NATURELLE.

On réunit sous le nom d'histoire naturelle l'ensemble des sciences qui ont pour objet la connaissance des êtres organisés ou inorganisés qui composent notre globe. On la divise généralement en trois grandes parties: 1^o la zoologie; 2^o la botanique et 3^o la minéralogie à laquelle on rattache la géologie. La zoologie traite des animaux:

elle se divise en zoologie générale, comprenant l'anatomie et la physiologie comparées, et traitant toutes les grandes questions relatives aux bases de la classification zoologique, à l'unité ou à la diversité de composition, au rôle des animaux dans l'ensemble de la création, à leur distribution sur le globe, etc., et en zoologie descriptive qui décrit tous les animaux et en donne une classification méthodique.

On a imposé des noms spéciaux aux grandes divisions de la zoologie, qui correspondent à celles des animaux; ainsi on appelle: mammalogie, la partie de cette science qui traite des mammifères; ornithologie, celle qui traite des oiseaux, Ichthyologie, des poissons; herpétologie, des serpents; malacologie, des mollusques; conchyliologie, des coquilles; entomologie ou insectologie, des insectes, etc. La tératologie qui traite des monstruosités en est devenue depuis quelque temps un appendice important. Le premier ouvrage sérieux écrit sur cette science par les anciens est dû à Aristote, l'auteur immortel de l'histoire des animaux, écrite l'an 350 avant J.-C. Le célèbre précepteur d'Alexandre fut donc le véritable fondateur de la zoologie, et sa gloire nous paraîtra encore plus éclatante si nous nous rappelons qu'il n'a été surpassé par aucun des écrivains qui sont venus après lui, soit dans l'antiquité, soit dans le moyen-âge. La vaste compilation que Pline écrivit sur cette matière, au premier siècle de notre ère, démontre une grande érudition, mais l'erreur y occupe beaucoup trop de place. Théophraste, Dioscoride, Oppien, Élien, Strabon et surtout Galien ont fait des travaux importants. Albert-le-Grand eut surtout pour objet, en étudiant la nature, d'y trouver les preuves de la grandeur et de la munificence de Dieu. A la renaissance des lettres, Gesner, imité par Alexandre et Johnston, réunit dans ses ouvrages tout ce que les anciens avaient laissé de matériaux pour l'histoire des animaux. Belon fit beaucoup de recherche en Orient. Les nombreux voyages des Portugais, des Espagnols, des Hollandais, etc., dans les pays les plus reculés, procurèrent de nouvelles richesses. Depuis, cette époque, les travaux Césalpin, de Rondelet de Linné, de Pallas, de Buffon, de Daubenton, de Lacépède, de Lamarck, de Cuvier, des deux Geoffroy St. Hilaire, des Jussieu, des deux de Candolle et de plusieurs autres, ont fait de l'histoire naturelle ce qu'elle est aujourd'hui, une des sciences les plus positives et les plus attrayantes.

La botanique a pour objet la connaissance, la description et la classification des végétaux. On peut distinguer la botanique pure et la botanique appliquée. A la 1^{re} appartiennent: 1^o l'organographie, qui donne la description des organes des végétaux; 2^o la physiologie végétale, qui cherche à déduire de l'étude des organes et de celle des milieux où les plantes se trouvent, les phénomènes et les lois de la vie végétale; 3^o la méthodologie, qui s'occupe de la classification, et de la nomenclature des végétaux. La seconde comprend: 1^o la botanique agricole ou les applications de cette science à la culture; 2^o la botanique médicale ou pharmaceutique, qui traite de l'emploi des plantes comme médicaments; 3^o la botanique industrielle, qui traite de l'emploi des végétaux pour tous les autres besoins de l'homme et qui se subdivise en botanique alimentaire, tinctoriale, industrielle, etc. Hippocrate, Aristote, et surtout Théophraste chez les Grecs; Pline, Columelle et Galien, dans les deux premiers siècles de

notre ère chez les Romains, nous ont laissé des indications précieuses sur l'étude des végétaux dans l'antiquité. Le moyen-âge, ne sut guère que conserver les ouvrages des anciens. Au 15^e, 16^e et 17^e siècle plusieurs savants s'en occupèrent beaucoup. Mais la botanique manquait encore de ses deux principaux éléments : une classification rationnelle et une nomenclature ; le 18^e siècle les lui donna. Le français Tournefort inventa le genre, et créa un système régulier de classification ayant pour base l'absence ou la présence de la corolle, et puisant ses divisions dans la diversité des formes que présente cet organe. Après lui Linné, suédois, refondit les genres et les espèces d'après les organes de la reproduction, et simplifia la nomenclature encore imparfaite ; il donne un nom à part à chaque genre, désigna chaque espèce en ajoutant au nom du genre un qualificatif, et, par ce mécanisme simple et ingénieux, créa la langue botanique telle qu'elle est encore en usage aujourd'hui. Cependant les méthodes de ces deux savants, malgré tout leur mérite, étaient purement artificielles, et ne pouvaient suffire aux progrès de la science. Bernard et Laurent de Jussieu publièrent une nouvelle classification où les végétaux sont rangés en familles naturelles d'après leur rapports les plus intimes. Depuis lors, la méthode naturelle est seule adoptée. Perfectionnée par les travaux des de Candolle, des Richard, et de tant d'autres, cette méthode compte pour beaucoup dans les progrès immenses que la botanique a faits de nos jours entre les mains de MM. de Saussure, Mirbel, Bonpland, de Humboldt de St. Hilaire, Dunal, Browes, Lindley, etc., etc.

La minéralogie s'occupe de la description et de la classification des corps inorganiques répandus à la surface du globe et dans le sein de la terre. Elle étudie ces corps tels qu'on les trouve dans la nature, considère en eux les caractères par lesquels ils frappent nos sens, leur composition chimique, les circonstances de leur gisement, le rôle qu'ils jouent dans la constitution du globe, leur propriétés, leur usages. Elle est aujourd'hui inséparable de la géologie, qui a spécialement pour but de faire connaître la forme extérieure de notre globe, la nature, la position et les propriétés des matériaux qui le composent, et la manière dont ces matériaux ont été formés et placés dans leur position actuelle. La géologie est une science toute moderne. Les anciens, entre autres Thalès attribuaient à l'eau la formation du monde. Bernard Palissy, simple potier de terre, fut le vrai créateur de la géologie. Dans un cours de minéralogie qu'il fit à Paris en 1575, il soutint le premier que les coquilles qui se trouvent au sommet des montagnes sont des restes d'animaux et que les mers ont jadis ouvert les continents. Au 17^e siècle, T. Burnet, Jean Ray et Leibnitz écrivirent plusieurs hypothèses sur l'origine de la terre. La théorie de la terre, publiée par Hutton en 1785 eut une grande influence sur la géologie. Il expliqua par l'action d'un feu central la formation d'une foule de roches et de minéraux, ainsi que celle de nos continents. Werner publia deux ans plus tard une autre théorie qui fit aussi une révolution dans la science : il distingua les terrains primitifs, les secondaires, les stratifiés et l'intermédiaires. A la fin du 18^e siècle, la formation véritable de chaque espèce de terrain, commença à être connue. Scipion de Breislak publia en 1811, sous le titre d'introduction à la géologie, le premier traité régulier qui ait paru sur cette

science. Il admet d'abord la fluidité ignée primitive du globe, comme cause de sa forme sphéroïdale, puis le concours des eaux dans les phénomènes dont sa surface a été le théâtre. Ce système a été confirmé par les recherches plus récentes des géologues. La science moderne doit d'importants travaux à MM. de Buch, Lyell, Elie de Beaumont, Dufrénoy, etc. Les découvertes de Cuvier sur la paléontologie ont aussi beaucoup contribué aux progrès de la géologie.

1^o CHIMIE.

La chimie a pour objet l'étude des propriétés particulières des corps, de leur constitution intime, des actions que leurs molécules exercent les unes sur les autres, et des lois qui président à leurs combinaisons. Elle enseigne les moyens d'extraire, de préparer et de purifier toutes les substances d'origine minérale ou organique ; elle fait connaître leurs applications industrielles. Aucune science ne présente un plus haut caractère d'utilité pratique : la médecine, l'agriculture, l'hygiène publique, la métallurgie, la photographie et la plupart de nos industries modernes viennent à l'envi réclamer son secours et s'éclairer de ses lumières. L'étude des sciences n'a pas seulement pour but d'élever et de fortifier l'esprit, mais encore de concourir au bien-être matériel de l'homme. A ce titre, la chimie est peut-être celle qui offre le plus d'intérêt et qui mérite le plus d'être étudiée et cultivée avec soin.

On divise généralement la chimie en chimie minérale et en chimie organique. La première comprend l'étude des corps bruts ou inorganiques ; la seconde s'occupe des matières d'origine organique, végétale ou animale. On la divise encore en chimie générale ou philosophique et en chimie appliquée : cette dernière comprend la chimie médicale, la chimie agricole, la chimie manufacturière, la chimie physiologique, anatomique, analytique, etc. selon ses applications à telle ou telle branche scientifique ou industrielle.

Si l'origine des applications technologiques qui sont du ressort de la chimie remonte à l'origine des sociétés, il n'en est pas de même de la chimie considérée sous le point de vue scientifique. Elle ne s'est constituée que depuis la fin du 17^e siècle. Aucune science n'a fait des progrès aussi rapides dans un temps si court. Parmi les peuples de l'antiquité, les Egyptiens paraissent avoir eu le plus de connaissances chimiques : l'art sacré, pratiqué dans les temples semble en avoir été la première source. Ils savaient préparer le sel ammoniac, la soude, le verre, le vinaigre et différents médicaments. Les Chinois aussi possédèrent de bonne heure l'art de fabriquer le salpêtre, la porcelaine, le vert-de-gris, la poudre à canon, l'alun et différentes matières colorantes. Les Grecs se livrèrent à des spéculations philosophiques sur la nature de la matière : ils admettaient quatre éléments : le feu, l'air, l'eau et la terre. Le célèbre Geber fut le fondateur de l'école des chimistes arabes au 8^e siècle ; il connaissait déjà l'eau-forte, l'eau régale, la solution d'or, la pierre infernale, le sublimé corrosif, etc. Les croisades contribuèrent à répandre en Europe les connaissances des Arabes. Les principaux alchimistes furent Arnaud de Villeneuve, Raymond Lulle, Basile Valentin, Paracelse Libavius et Van Helmont. Nicolas Lefèvre fut le premier professeur de chimie en France, sous Louis 14. Stahl, mort en 1734, est célèbre par sa théorie du phlogistique.

Schéele, Priestley et surtout Lavoisier renouvelèrent la chimie vers la fin du siècle dernier. C'est à Priestley qu'est due la découverte de l'oxygène ; mais c'est à l'illustre et infortuné Lavoisier que revient l'honneur d'avoir démontré l'immense importance de ce gaz, et d'avoir détrôné le phlogistique. C'est à lui et à Guyton-Morveau que l'on doit la belle nomenclature chimique dont la France a doté le monde savant. Geoffroy, Proust, Berthollet, Fourcroy, ont contribué à la gloire de l'école française, qui est encore si dignement représenté aujourd'hui. Dalton, Humphry Davy, Faraday, etc. ont aussi contribué à la gloire de l'Angleterre. C'est au premier qu'est due l'idée du système atomique ; c'est le second qui, à l'aide de la pile voltaïque, a fait connaître un si grand nombre de corps simples, entre autres le potassium et le sodium, singuliers métaux qui brûlent à la surface de l'eau sur laquelle on les projette. Les Allemands Wenzel en 1777 et Richter en 1792 jetèrent les premières bases de la théorie des équivalents chimiques. Les découvertes de Liebig, de Gustave et Henri Rose de Vœhler et surtout de l'illustre Berzélius, ont notablement augmenté le domaine de la science. On peut encore citer Thénard, Gay-Lussac, Orfila, Dumas, Cahours, Régnault, Malagute, Payez, Gerhardt, Roussingault, etc., etc.

5^e PHYSIQUE.

La physique est une science qui a pour objet l'étude des propriétés générales des corps et des modifications passagères qu'ils éprouvent en agissant les uns sur les autres à des distances mesurables, et sous l'influence des grands agents naturels. Ces agents, que l'on nomme causes générales, sont en petit nombre ; ce sont : l'attraction universelle, l'électricité, le magnétisme, le calorique et la lumière. Cette science se distingue de la chimie en ce qu'elle ne considère que la propriétés générales ou les actions extérieures des corps, sans tenir compte de leur constitution intérieure ou de leur composition. La physique se divise en plusieurs branches qui sont presque autant de sciences indépendantes ; après avoir exposé les propriétés générales des corps, elle parle successivement : de la mécanique qui traite de l'équilibre et du mouvement des solides, de la pesanteur, de la chute des corps, du pendule ; de l'hydrostatique et de l'hydrodynamique, ou équilibre et mouvement des liquides et des gaz ; de la chaleur, de l'optique, de l'acoustique, etc., etc.

La météorologie est la partie de la physique qui a pour objet l'étude des météores. On nomme ainsi les phénomènes qui se produisent dans l'atmosphère. On distingue des météores aériens qui sont les vents, les ouragans et les trombes ; des météores aqueux, qui comprennent les brouillards, les nuages, la pluie, la rosée, le serain, la neige, la grêle ; et des météores lumineux comme la foudre, l'arc-en-ciel, les aurores boréales, etc. Tout le monde connaît les magnifiques applications de la physique, il suffit de mentionner la vapeur, le télégraphe électrique. La physique ne s'est constituée à l'état de science que dans les temps modernes.

Cependant plusieurs anciens en eurent des connaissances étendues. Théophraste connaissait les propriétés attractives de l'aimant et de l'ambre jaune. Pithagore eut la première idée des rapports simples entre les principaux intervalles musicaux. Héron, imagina l'appareil hydraulique qui porte son nom. Ctésibius inventa

les pompes. Les anciens romains pratiquèrent l'hydraulique sans en connaître les principes. Le fameux Archimède trouva les conditions d'équilibre des solides plongés dans un liquide et s'occupe avec succès de mécanique. Le moyen-âge n'a guère laissé à la physique que des erreurs, si ce n'est la découverte de la boussole au 13^e siècle attribuée à Roger Bacon. Le 17^e et le 18^e siècle furent signalés par des progrès immenses dans les sciences physiques. Descartes découvrit la force centrifuge et expliqua la réfraction de la lumière. Galilée reconnut les propriétés du pendule, imagina la balance hydrostatique et perfectionna les télescopes. Torricelli démontra la pesanteur de l'air et inventa le baromètre. Huyghens appliqua la pendule aux horloges, calcula les lois de la force centrifuge et donna l'ingénieuse théorie des vibrations de la lumière. Papin inventa la 1^{re} machine à vapeur fonctionnant avec un piston. Otto de Guericke découvrit la machine pneumatique, Mariotte détermina la loi de la dilatation et de la condensation de l'air. Enfin, Newton, opéra une révolution dans la science par ses admirables découvertes sur la gravitation et la lumière.

Au 18^e siècle, Dufay, l'abbé Nollet, Apinus, Franklin, Galvani Volta firent de nombreuses découvertes dans le domaine de l'électricité. Halley, Taylor, Duhamel, Coulomb, approfondirent l'étude du magnétisme. Watt, perfectionna la machine à vapeur ; Fahrenheit, Réaumur, Haler, jetèrent les premières bases de la théorie de la chaleur : Halley, Euler, Rochon, Hersbell, firent d'excellents travaux en optique. Taylor, Sauveur, Bernouilli rendirent de grands services à l'acoustique. Depuis le commencement de notre siècle, l'étude des propriétés générales des corps a été l'objet de nouvelles recherches : les lois en sont mieux connues, et les théories sont établis sur des bases plus solides. La science doit beaucoup à MM. Savary, Ampère, Poncelet, Piobert, Arsted, Savart, Young, Fresnel, Wollastoy, Brewste, Biot, Arago, Dulong, Petit, Dalton, Gay-Lussac, Regnault, Pouillet, Becquerel, de la Bive, etc. Wheatstone, Froment, Morse, etc. se sont beaucoup occupés de télégraphie électrique.

Les grands principes de la physique sont aujourd'hui démontrés, et cette belle science peut prévoir un magnifique avenir. Comme vous le voyez, Messieurs, la philosophie naturelle embrasse l'étude de toute la nature : l'astronomie nous parle des astres ; la géographie de la surface du globe ; la zoologie des animaux ; la botanique des végétaux ; la minéralogie et la géologie des minéraux ; la chimie des propriétés particulière et de la composition des corps et enfin la physique de leur propriétés générales et des agents ou forces de la nature, dont la science ne connaît encore que les effets.

Je me suis fort peu étendu sur les applications de cette vaste science. J'ai pensé qu'il suffisait de la définir pour en montrer l'importance. D'ailleurs, les applications en sont si nombreuses, si utiles, si visibles pour tous les yeux qu'il seroit, je crois, très-difficile de nommer quelque art, quelque industrie, etc., où elle soit étrangère. Employons nos loisirs à l'étude des sciences : la jeunesse qui étudie a plus de facilité pour se conserver morale, religieuse et heureuse.

MULIER, ECCE FILIUS TUUS.

Femme, voilà ton fils (S. Jean. XIX. 26.)

Il allait exécuter !... sous l'arbre salutaire,
Marie et Jean priaient, en répandant des pleurs ;
Mais Lui, les consolant, disait dans ses douleurs ;
" Femme, voilà ton fils ; enfant, voilà ta mère.

" Ah ! cessez de gémir ; car, sur ce bois cruel,
" Victime bien-faisante et salutaire hostie ;
" Je dois en expirant vous apporter la vie,
" Vous donner le bonheur du salut éternel.

" Je vais mourir bientôt ; mais, en quittant la terre,
" Je vous dis : Aimez-vous, comme j' vous aimais :
" Voilà mon déraier mot, ne l'oubliez jamais :
" Femme, voilà ton fils ; enfant, voilà ta mère.

" Je souffre volontiers tous ces tourments affreux,
" Je bois avec plaisir le fiel de ces calices ;
" Et, pour votre salut, tout est pour moi délices,
" Car mon dernier soupir vous ouvrira les cieux.

" Rappelez-vous ma loi ; c'est au nom de mon Père
" Que je dois vous laisser ce saint dépôt d'amour ;
" C'est là mon de nier vœu, gardez-le sans retour :
" Femme, voilà ton fils ; enfant, voilà ta mère.

" Adieu, Marie ; adieu, disciple bien-aimé,
" Souvenez-vous toujours de mes dures souffrances ;
" J'oublie, ô mes bourreaux, vos cruelles offenses..."
On n'entendit plus rien : Tout était consommé.

Le soleil s'obscurcit et la nature entière
Exprime ses regrets à la mort de Jésus ;
Mais Lui dit-ait encore du séjour des élus :
" Femme, voilà ton fils ; enfant, voilà ta mère !"

J. V. SCH.

LA JUSTICE A ROME.

La peine de mort est édictée par le Code pénal Romain pour tous les cas où elle est ordonnée par le nôtre, et s'applique, en outre, au cas de sacrilège et de duel.

Elle a deux modes d'exécution : La fusillade aux épaules, quand il s'agit d'un crime honteux, et la guillotine.

J'ai voulu savoir quelle était à Rome la mise en scène terrible, mais éminemment exemplaire, de l'échafaud.—Un voyageur doit tout affronter.

Précisément j'eus occasion de causer avec un personnage officiel qui avait assisté à toutes les péripéties de la dernière exécution capitale.

—L'exécution, demandai-je, a-t-elle lieu à huis-clos comme l'instruction et la condamnation ?

—Non pas ; on la publie vingt-quatre heures à l'avance. La veille, la sentence est affichée sur tous les murs, avec mandement de prier et de rendre hommage à la sainteté de la décision, et les frères de la Compagnie de la Mort, vêtus d'une robe blanche et noire à capuchon pointu, font une quête par les rues.—Tout le monde donne.—La dernière collecte a produit 1,200 écus (6,000 francs).

—A quoi est consacré le montant de cette quête ?

—A dire des messes pour l'âme du condamné.

—Le jour de l'exécution, à quatre heures du matin, le patient est extrait de la chambre des condamnés à mort et conduit en voiture découverte à la place de la *Bocca della Verità*, où est dressé l'échafaud.—Là on met le criminel en chapelle, dans une salle divisée en

deux par un rideau noir ; derrière ce rideau se tiennent les gendarmes, certains fonctionnaires, quelques curieux favorisés et un juge. Le condamné, assis sur une chaise, les pieds et les mains liés, reste seul avec les *Reconfortatori*, c'est-à-dire avec deux prêtres et deux frères de la Compagnie de la Mort qui l'exhortent à se confesser, et qui, à son refus, lui font à haute voix une terrible peinture des supplices de l'enfer.

—Et si le malheureux refuse de se confesser ?

—On le conduit à une lucarne d'où il peut apercevoir la guillotine.

—S'il persiste dans son endurcissement ?

—Après une heure ou deux d'exhortations véhémentes, le misérable est conduit au supplice.

Arrivé sur la plate-forme de l'échafaud, il doit se mettre à genoux volontairement.

—Volontairement ?

—Du moins on ne le presse pas.—Comme exemple, je puis vous citer ce furieux qui avait voulu tuer Son Eminence le cardinal Antonelli avec une fourchette ; il monta sur l'échafaud le cigare aux dents, et l'on attendit qu'il eût fini son cigare pour le faire mettre en posture. Je disais donc que le patient se met à genoux... sur un monticule de sable... sa tête est vivement ajustée... Le bourreau, d'une main, la prend par les cheveux... un valet fait jouer un ressort... Le couperet tombe !... et si le menton barbu n'a pas été entièrement détaché, ce qui arrive souvent, l'exécuteur tranche ce qui reste avec un couteau qu'il tient en réserve dans sa main droite... Puis il met la tête sur un plat, et, faisant le tour de l'échafaud, dont la voix est couverte par le roulement des tambours :

Autrefois il existait deux places d'exécution.

Quand le Pape résidait au Vatican, la place de la *Bocca della Verità* était choisie comme étant la plus éloignée, et quand le Souverain-Pontife séjournait au Quirinal, on préférait la place du Pont Saint-Auge ; mais depuis que le quartier-général de l'armée française occupe le fort Saint-Auge, on n'exécute plus sur cette dernière place.

La raison de cet éloignement, si soigneusement ménagé, est que si le Saint-Père pouvait, d'une fenêtre de son palais, apercevoir l'échafaud, il y aurait grâce de plein droit.

Le premier attribut du vicaire du Christ est, en effet, la charité. Le Pape, c'est la clémence sur terre ; son regard, c'est la vie !

Il va de soi que c'est avec une discrétion parfaite que les condamnations à mort sont soumises au Pape.

Le secrétaire-général de la Consulte, admis à l'audience pontificale, dépose sur une table le dossier complet et son rapport.

Si le Pape ne dit mot, le secrétaire reprend les pièces et écrit au bas de la sentence : *Non ha parlato*.

Si Sa Sainteté dit : *Lasciate la carte*, et que plus tard le dossier se retrouve à la même place, sans aucune annotation, on complète l'arrêt avec ces mots : *Non ha dato ordino in contrario*.

Dans ces deux cas l'exécution a lieu.

Mais si le Pape entre en discours, interroge le rapporteur, par ce seul fait la grâce est accordée ; - car, dans ce cas, le Pape, connaît de l'affaire, il la juge, ce qui lui est interdit par son caractère sacré.

Au siècle dernier, un Pape ayant examiné le dossier d'un condamné à mort, s'étant renseigné sur les faits

après du rapporteur et ayant définitivement conclu à l'exécution, le courageux secrétaire-général de la Consulte lui répondit :

—Saint-Père, il est trop tard : vous avez connu de l'affaire, vous avez gracié.

Le condamné eut la vie sauve.

On voit avec quelle admirable délicatesse cette grave question est traitée au Vatican, et combien l'intervention du Pape est toute de bienfaisance.

Des hautes œuvres de la justice criminelle je passe à une exécution d'un genre moins douloureux : la contrainte par corps.

Tout jugement entraîne la contrainte par corps, de plein droit, sans qu'il soit nécessaire de la faire prononcer.

C'est l'application du principe de droit romain :

Qui non potest luere in are, luat in cute.

L'arresto personale ne peut cependant avoir lieu qu'à près procès-verbal de carence dressé contre le débiteur. — Ce n'est que quand on l'a bien constaté insolvable qu'on le met en prison pour le faire payer.

L'emprisonnement pour dettes n'est du reste jamais autorisé pour plus d'un an, et les rigueurs de l'arresto personale sont adoucies par les faveurs du droit d'asile.

À Rome, les débiteurs menacés se réfugient dans un couvent tant que le soleil est à l'horizon ; la charité monacale leur fournit, moyennant finance, une hospitalité précieuse ; le soir ils peuvent aller au théâtre ou se promener au Corso.

De plus, comme tous les grands saints sont légalement fêtés à Rome, le nombre des jours fériés est tellement considérable que la mission des huissiers (*cursori*) est vraiment ingrate.

Quand un débiteur a pu être conduit à la prison mixte de *Carcere nuovo*, il est fort intéressant pour lui de se mettre au mieux avec le médecin des pauvres. — Un certificat du bon docteur attestant que le régime de la réclusion est préjudiciable à la santé d'un prisonnier pour dettes, c'est un *exeat*.

Le créancier est exaspéré, mais la charité est satisfaite.

Le Romain qui me raconte ces détails, Code en main, était d'origine vénitienne ; et, à ce sujet, il me dit :

—Je ne sais vraiment pas pourquoi la contrainte par corps n'est pas tombée en désuétude. Jadis, à Venise, il existait un moyen infailible, et que l'on devrait valgriser, pour se faire payer par son débiteur, à moins que son escarcelle ne fût véritablement à sec.

—Oui, je connais le procédé du juif Shylock... une once de chair...

—Non ! le procédé était le plus courtois du monde.

—En vérité ?

—Du temps des Doges, sous la république aristocratique de Venise, tout débiteur récalcitrant, fût-il noble et grand seigneur, était exposé à la *Pittima*.

—Que veut dire ce mot ?

—Il signifie à peu près ce que vos artistes français appellent en style d'atelier, une *scie*. — Nul ne pouvait y échapper. — Partout où le débiteur oublieux se trouvait en compagnie, un individu bien mis l'abordait en lui disant de sa voix la plus polie, mais la plus sonore :

“ Cher seigneur, votre créancier *un tel* m'a chargé de vous rappeler que vous lui devez depuis longtemps

“ tant d'écus. Si Votre Grâce voulait bien lui payer cette dette d'honneur, j'ai sa procuration.”

Notez que cet affront se produisait toujours là où le débiteur tenait le plus à inspirer crédit. — Au bal, au théâtre, dans un cercle d'affaires, chez un fournisseur et même à la fenêtre à moitié voilée de sa gondole, il voyait se dresser près de lui cet important personnage, indiscret comme un point d'interrogation. — C'était à se suicider ou à payer... et le suicide était rare à Venise.

—La *Pittima* avait du bon ; mais, dites-moi, n'arrivait-il pas quelquefois que, pour se débarrasser de cet homme, qui se soumettait ainsi à une question incessante, le débiteur le fit supprimer par un bravo ?

—Y pensez-vous ? Cela se passait sous la république aristocratique gouvernée par le conseil des Dix, et le questionneur était un sbire.

—Vous m'en direz tant !

N B.

FEUILLETON :

LES DEUX PIGEONS.

DEUXIÈME PARTIE.

PARIS.

NIV

(Suite.)

Le jour de l'enterrement arrive. On avait tendu magnifiquement la porte du mort, qui, tué en duel, n'avait pu se réconcilier avec l'église ; mais les ordonnateurs païens de l'enterrement avaient jugé à propos de faire placer à la porte de la maison, près du cercueil, un vase funéraire rempli d'eau, j'imagine d'eau lustrale, pour figurer l'eau bénite, eau bénite fausse, théâtrale, comme toute la cérémonie qui allait avoir lieu. Un jeune homme du faubourg Saint-Germain, égaré dans le quartier Bréda, passait, ce matin-là, devant la maison mortuaire ; apercevant une actrice du boulevard qui, arrêtée, prenait de cette fausse eau bénite pour faire un faux signe de croix : “ Bah !..... ” s'écria-t-il avec un suprême étonnement, et ce “ Bah ! ” fit le tour de Paris.

L'enterrement de l'homme d'affaires eut le plus grand succès : tout le demi-monde et le quart de monde même y était. Crusophile emprunta une des voitures de Ludovic pour s'y montrer, et un petit homme de lettres au style débraillé s'y fit remarquer, traîné, et couché, pour ainsi dire, dans une calèche en miniature dont les chevaux, petits *ponies* café-au-lait, auraient pu s'appeler des chevaux-mouches. Ces funérailles étaient devenues un Longchamps ; on s'étonnait d'y rencontrer dans un singulier pêle-mêle la spéculation et le plaisir condoyant la mort, qui devrait toujours imposer la gravité aux plus insensés, et la folle corruption, qui trouvait encore place à côté d'un cercueil : c'était le quartier Bréda derrière la chaussée d'Antin.

Tout cela était si nouveau pour Ludovic, qu'il s'en effrayait souvent, et les saintes croyances, les saintes pratiques qu'il avait oubliées et négligées, protestaient quelquefois dans son cœur contre l'entourage où il se trouvait jeté. Il y avait des moments où le conseil de Manoël lui revenait à l'esprit : quitter Paris, acheter une terre dans le pays basque, au milieu des siens, et

échapper au monde corrompu dont il avait honte. Mais renoncer à la lutte avant d'avoir effacé le souvenir de l'affront qu'il avait reçu, et, pour dire vrai, avant d'avoir atteint ce but auquel il tendait toujours, le premier rang de la richesse, la royauté de l'or, cet avenir que l'article de Crusofle, lu dans tout Paris, lui avait promis, était-ce possible ? Crusofle l'avait dit : le succès énorme qui attendait Ludovic Argelès, son triomphe dans le monde financier, serait la meilleure réponse à la calomnie. Or l'orgueil humilié de Ludovic n'en était devenu que plus ardent, et l'amour des richesses lui offrait la seule panacée qui pût guérir cet orgueil profondément blessé. On pouvait appliquer à la situation où il se trouvait ce vers de l'*École des Vicillards* :

Qu'on dise il est très-riche, il est millionnaire !

Voilà ce qu'il voulait faire répéter partout et à tout le monde ; mais maintenant trois millions même ne lui suffisaient pas, et il aspirait bien plus haut, nous l'avons dit.

Il méditait donc, avec son associé, une affaire d'éclat, que la plume de Crusofle devait faire *mousser* dans un journal financier créé par Ludovic et Alphonse, mais sans que leur nom y parût, lorsqu'il reçut de la Préfecture une lettre qui lui indiquait l'heure précise à laquelle il devait s'y rendre. Que lui voulait-on encore ?

Il se garda d'en parler à personne, prétextant un rendez-vous pour quitter Alphonse, qui, ce matin, était venu le voir de bonne heure, prit un remis et se fit conduire à la Préfecture.

Il frémit en se voyant de nouveau sous cette sombre voûte, quand sa voiture entra. Dès qu'il eut montré sa lettre à l'un des concierges, on le conduisit dans un bureau, où il se demanda quel interrogatoire on allait encore lui faire subir, et si l'affaire de M. Durant allait lui jeter une nouvelle éclaboussure.

"Affaire Durant, lui répondit l'employé quand il lui présenta la lettre d'avis.

— Ah ! mon Dieu !" ne put-il s'empêcher de s'écrier.

L'employé, impassible, se fit apporter un carton qu'il ouvrit.

"Monsieur, dit-il à Ludovic, cette montre, qui faisait partie des objets trouvés chez un des voleurs arrêtés dans l'affaire d'Abraham Durant, vous appartient."

Pierre respira.

Ce n'était qu'une fausse alerte. Il en fut quitte pour renfermer dans son secrétaire cette humble montre, dont la simplicité était bien au-dessous de sa haute fortune ; il lutta contre une dernière émotion en la regardant : c'était un des rares souvenirs, avec les lettres de Manoël, qui lui restaient des siens ; mais l'orgueil, cette ivraie qui étouffe le bon grain, remplissait son imagination et son cœur, et il se hâta de faire disparaître, dans un coin de son riche secrétaire, ce témoin de jours plus modestes et plus heureux.

Ludovic avait beaucoup joué à la baisse depuis un mois environ, et il avait réussi ; dans un conseil tenu entre lui, Alphonse et le caissier de la maison, dont la vieille expérience paraissait bonne à consulter, il fut décidé qu'on jouerait à la hausse, dans la conviction que la baisse ne pouvait durer.

Ludovic et Alphonse semblaient avoir adopté le parti le plus sage : les fonds montèrent tout à coup, et un gain de cinq cent mille francs encouragea Ludovic à persévérer dans cette voie nouvelle. C'était lui main-

tenant qui aiguillonnait Alphonse ; tous deux faisaient trêve aux plaisirs, l'idée seule du gain les dominait désormais dans cette lutte qu'ils livraient à la fortune.

Ludovic, circonstance triste et remarquable, après être retourné quelquefois à Saint-Roch, dans l'espoir d'y rencontrer Marie-Maria, n'était plus rentré dans une église. Il ne lui restait qu'un souvenir de sa vie autrefois si chrétienne, une médaille de la Sainte Vierge, que sa cousine lui avait donnée, et sur laquelle on lisait : *Patrona nostra singularis, ora pro nobis* : plus il s'enrichissait, plus son cœur devenait dur, plus il oubliait Dieu et sa famille ; c'est que son orgueil augmentait en proportion de sa fortune.

Cependant il n'avait pas encore renoncé à cette petite médaille simplement argentée. Quand, le soir, il se retirait dans sa chambre à coucher, aux meubles somptueux comme ses deux salons, sans parler de tous ces objets de prix que l'or, dans sa vanité, entasse autour des parvenus de la fortune, de glaces richement encadrées comme des tableaux, d'un tapis si moelleux et si épais, que le bruit des pas s'y éteignait, de candélabres en bronze d'un travail si fini, qu'ils auraient pu figurer dans un musée, de tableaux de Boucher, ce peintre de la mollesse et de la mythologie, dont le pinceau ne convenait que trop aux mœurs fatales du dix-huitième siècle ; au milieu de tout ce luxe, la pauvre petite médaille, suspendue au cou de cet ingrat, qui ne pensait plus ni à son Dieu ni à sa famille, de cet orgueilleux qui méprisait les champs où il était né, brillait encore de l'éclat le plus pur !

C'était un dernier rayon du ciel qui jetait sa lumière ineffable sur cette vie livrée à la cupidité et aux vains plaisirs : Marie souriait encore à ce naufragé des passions qui se croyait au port parce qu'il était riche ! Cette douce étoile, l'étoile des mers, se levait encore au-dessus de ce cœur qui avait quitté comme tant d'autres, le plus calme et le plus heureux des asiles pour les tempêtes du monde parisien !

Les deux associés allaient ordinairement à la Bourse ensemble dans l'élégant coupé de Ludovic ; mais un jour Alphonse se trouva indisposé, et Ludovic s'y rendit seul. Cette fois, contrairement à son attente ordinaire, il y eut une très-forte baisse. Les valeurs engagées par lui et par Alphonse étaient considérables ; à dire vrai, Alphonse comptait sur la bonne veine de Ludovic et ses capitaux pour réparer d'assez fortes brèches faites à sa nouvelle fortune par des spéculations qu'il avait cru devoir encher à son associé, de sorte que Ludovic eut à supporter les pertes communes dans une proportion à laquelle il ne se serait pas attendu. Effrayé de cette situation, il ne recula pas cependant, et, tout un mois, il joua à la hausse avec un opiniâtreté qui devint du délire, car il perdait toujours comme auparavant il avait toujours gagné, il perdait d'une manière effrayante ; mais l'idée fixe du gain finit par se transformer, chez les hommes de Bourse, en une sorte de monomanie qui les pousse à suivre un système plutôt qu'un autre : ils se précipitent dans une route qu'ils ne veulent plus quitter, et l'on peut les comparer à ces combattants du Tasse dont le poète a dit : "*Audevano ed erano morti* ! Ils allaient et ils étaient morts !

Un jour, après de nouvelles et très-graves pertes, Ludovic n'avait pas voulu aller à la Bourse lui-même. A la suite d'un conseil matinal tenu avec Alphonse et son agent de change, il avait remis à celui-ci les derniers

fonds de la maison Ludovic Argelès et Alphonse Birat, qui se montaient encore à une somme très-considérable, et l'ordre que les deux associés lui avaient donné avec une invincible opiniâtreté était : la hausse !

Après ce suprême effort, qui devait relever cette maison ou achever de la perdre, Alphonse et Ludovic étaient allés faire une promenade au bois avec le petit baron, qui venait d'arriver, et avec Jules et Léon.

Il y avait quelque chose de fébrile dans la conversation de Ludovic surtout.

—A quels eaux, cher, irez-vous le mois prochain ? lui dit le petit baron.

—Aux eaux ! Ah ! oui, Alphonse et moi nous nous occupons beaucoup des eaux dans ce moment-ci !... Puis, se reprenant : Mais, cher baron, c'est vous que je consulterai à ce sujet...

—Eh ! qu'avez-vous donc, Ludovic ? Toujours la hausse, n'est-ce pas ?

—Sans doute, il n'y a pas, dans ce moment, autre chose à faire.

—C'est votre opinion ; cependant...

—Écoutez, mon cher, interrompit Alphonse, vous ne nous ferez pas changer d'avis !

—Si nous rentrons ? demanda Jules en se tournant vers Ludovic ; voici bientôt la fin de la Bourse, et vous allez recevoir la cote.

—Rentrons ! dit Ludovic.

L'agent de change avait promis de l'apporter lui-même.

Une des plus belles voitures de Ludovic venait de les ramener à son hôtel. Ils entrèrent dans son cabinet, vaste salon qui se trouvait au rez-de-chaussée.

L'agent de change n'était pas encore arrivé.

Il y avait, au milieu de cette pièce, une grande table ronde recouverte d'un tapis vert, autour de laquelle Ludovic avait plus d'une fois réuni ses amis, Alphonse, le petit baron, le caissier même de la maison, pour tenir conseil. Chacun s'était assis, presque machinalement, sur les fauteuils qui entouraient cette table, dans l'attente des nouvelles de la Bourse.

Un coup de sonnette retentit tout à coup.

—C'est la cote ! dit Jules.

Ludovic ne put s'empêcher de se lever et de faire un pas vers la porte. Alphonse, qui était plus âgé et plus maître de lui-même, pâlit, mais resta sur son siège.

Le petit baron les observait avec effroi, car la maison de banque, dont l'avenir lui semblait en jeu, était pour lui une providence, et le mettait à même, par les gains dont il avait sa part, de soutenir un certain luxe. Cependant il s'était abstenu de la suivre dans la voie où elle marchait depuis quelque temps.

Un domestique annonça l'agent de change. Celui-ci connaissait à peu près la situation de Ludovic et d'Alphonse, il tendit la cote déjà imprimée à Ludovic : c'était la baisse, et cette baisse était énorme !

—Ruiné ! s'écria Ludovic.

—Est-ce possible ? reprit le petit baron.

Alphonse aurait voulu calmer Ludovic, retenir sur ses lèvres cette funeste parole.

—Délibérons encore, disait-il, voyons s'il n'y a pas moyen de tenter un nouvel effort.

—Un nouvel effort ! reprit Ludovic avec une douloureuse ironie. Que vous reste-t-il, Alphonse ? Moi, je n'ai plus rien !

—Rien ?

—Hôtel, meubles, chevaux, voitures, j'ai achevé de tout engager pour ce dernier coup de Bourse !

Alphonse, qui avait sans doute compté sur les ressources que pourrait offrir l'hôtel de Ludovic, baissa la tête.

—C'est un désastre, dit l'agent de change, et vous n'êtes point les seuls. Soyez sûrs que je vous garderai le secret.

—Je n'ai point de secret à vous demander, répartit Ludovic, tout est fini !

Et, accablé, la tête dans ses mains, il resta indifférent à ce qui se disait autour de lui ; tout le monde était sorti, qu'il ne s'en était pas aperçu.

XV.

Il ne restait que deux choses à Ludovic : la montre de Graciosa et la médaille de la Vierge que sa cousine lui avait donnée. Tout vendu, il devait y avoir à peine de quoi payer les employés de la grande maison de banque.

Le petit baron ne pouvait croire à la triste réalité. Comment quitter ce riche hôtel, dont il aimait tant les fêtes, dirigées par lui ? ce luxe dont il avait goûté les jouissances, et puis cette caisse, où sa main avait puisé plus d'une fois ?

Quelques jours devaient s'écouler encore avant la vente de l'hôtel et de tout ce qui restait à Ludovic.

Alphonse, Ludovic et le petit baron étaient réunis un matin dans un des salons de cet hôtel qu'il fallait quitter, à peu près comme dans une maison mortuaire qui va être vendue après décès, et ils s'entretenaient, pour la vingtième fois peut-être, de tous leurs rêves évanouis.

Alphonse se disposait à partir pour l'Amérique. Complètement ruiné, ainsi que son associé, il allait y représenter une maison de commerce de Paris, et il proposait à Ludovic de l'emmener avec lui, lorsque le vieux caissier, dont nous avons déjà parlé, se présenta pour demander ce qui lui était resté de son traitement.

—Monsieur, dit-il en s'adressant à Ludovic, qu'il croyait encore le plus riche des deux associés, car il ignorait la prochaine mise en vente de l'hôtel, vous me devez encore deux mois.....

Ludovic, obsorbé dans ses pensées, réfléchissait à la proposition qu'Alphonse venait de lui faire ; il n'entendit pas le caissier et ne lui fit pas de réponse.

—Je le vois bien, s'écria celui-ci, qui était un homme grossier et violent, je ne serai point payé ; rien ne doit étonner de la part d'un ami d'Abraham Durant !.....

La main de Ludovic fut aussi promptement que l'injure, et le funeste préjugé du duel, qui s'opposait à toute réparation si elle n'était sanglante, rendit une rencontre inévitable entre Ludovic et le caissier, qui, ayant servi dans sa jeunesse, avait conservé toutes les habitudes militaires.

—Misérables ! que je te tue ! vociférait le caissier, qui voulait se jeter sur Ludovic. Et de la loge de M. Lucas on entendait les cris furieux de cet homme, qui ne se possédait. M. Lucas, déjà instruit à la Bourse de la déconfiture des deux associés, s'empressa de monter, au moment même où le caissier, dans une explosion de colère furieuse, levait une chaise sur Ludovic, et où le petit baron écartait le coup. On se jeta sur le caissier, on lui tint les bras et les mains, et le baron lui dit, dans le style stéréotypé des duels, que l'honneur serait

satisfait. M. Lucas était un homme pacifique : il offrit d'aller chercher le commissaire de police, car il aimait Ludovic, qui avait toujours été fort généreux pour lui ; mais on lui répondit "qu'il fallait que l'honneur fût satisfait." Telle fut l'inflexible réponse du petit baron, qui, désormais, oubliant la catastrophe de ses deux amis, ne songeait plus qu'à la grande affaire du duel, "qui, disait-il, devait se passer dans les règles." M. Lucas, voyant que son intervention était complètement inutile, sortit aussitôt. M. Lucas était fort triste : sans doute, il perdait une excellente place ; mais, en ce moment, il semblait sous une impression toute particulière, il était visible qu'il avait hâte de retourner dans sa loge, au pas dont il descendit les cinq ou six marches du rez-de-chaussée.

Madame Lucas était occupée depuis quelques minutes, à l'instant même où M. Lucas était monté, à recevoir un ecclésiastique, jeune encore, qui venait de sortir d'un fiacre arrêté près de l'hôtel. M. Lucas frappa à la porte vitrée ornée d'un rideau vert qui séparait les deux chambres habitées par ces aristocrates du cordon ; un léger *hum* approbatif, que fit entendre madame Lucas, avertit son mari qu'il pouvait entrer, et il prit aussitôt part à la conversation intéressante que madame Lucas avait avec ce ecclésiastique. Celui-ci, après avoir écouté attentivement les explications que l'un et l'autre lui donnèrent, se hâta d'aller rejoindre le fiacre, où se trouvaient déjà deux autres personnes.

Madame Lucas ne recevait pas pour la première fois la visite du prêtre que nous avons vu chez elle. C'était un prêtre habitué de Notre-Dame de Lorette. Quelques renseignements qu'il avait eu à demander au concierge de Ludovic Argelès l'avaient déjà amené plusieurs fois dans cette maison. Or, à la première visite, madame Lucas, qui était fort pieuse, avait reconnu son confesseur, et elle était devenue dès lors naturellement pleine de complaisance, ainsi que son mari, pour l'ecclésiastique qui avait des renseignements à lui demander.

Cependant il fallait des témoins pour le duel qui allait avoir lieu : Ludovic choisit Alphonse et le petit baron ; le caissier s'adressa à deux commis de la maison qui n'existaient plus, et dont la ruine allait peut-être causer la mort sanglante de son chef ; car jamais, sans cette catastrophe, le caissier n'aurait osé parler à son ancien patron comme il l'avait fait.

Ce jour-là même, les témoins délibérèrent sur le choix des armes ; on convint de se servir du pistolet ; quant au lieu du combat, on fixa, de part et d'autre, un endroit écarté dans les environs de Paris, et, pour le jour, le lendemain, à une heure très-matinal.

Voilà donc quel était le dénouement du voyage de Pierre à Paris : une ruine complète et un duel qui le plaçait entre la mort et le meurtre ! Beaucoup, le plus grand nombre, échouent tout d'abord dans ces aspirations à la fortune qui les précipitent dans le tourbillon de la vie et des spéculations parisiennes : mais, quelquefois, il est encore plus dangereux de réussir que d'échouer : on ne tombe que de plus haut !

Après qu'on se fut entendu sur le choix des armes et sur les conditions du duel, cet homicide en projet, également interdit par les lois humaines et les lois divines, une proposition nouvelle du caissier reçut l'assentiment immédiat de Ludovic, et l'on se sépara.

Nous aurons à reparler de cette proposition.

Chez M. Lucas, on savait à peu près tout ce qui s'é-

taut passé ; non-seulement le concierge avait assisté à une partie de la scène violente qui venait d'avoir lieu, mais le caissier, très-vaniteux et très-bavard, ne manqua pas de raconter dans la loge le projet de duel, à part un dernier détail, qu'il s'était engagé d'honneur à tenir secret.

La digne madame Lucas se désolait d'un tel événement ; quant au bon concierge, après avoir dit tout ce qu'il avait cru de plus raisonnable et de plus touchant à l'ex-caissier pour le détourner de cette triste résolution, il sortit précipitamment et se dirigea du côté de Notre-Dame de Lorette. C'était l'heure de la Bourse ; mais M. Lucas ne s'y rendit point.

Le brave homme réfléchissait beaucoup en ce moment ; il avait amassé lentement un petit pécule, qui, bien placé, suffirait, à la campagne, où il était né ainsi que madame Lucas, aux besoins de sa femme et aux siens : pourquoi resterait-il davantage au milieu des dangers de Paris ? Bien souvent la hausse et la baisse l'avaient tenté ; il pourrait, dans un mauvais jour, céder à l'attrait du gain. Au lieu de la Bourse, comme unique but de toutes ses sorties, et des exhalaisons de la rue Vivienne, il jouirait d'un air pur, il aurait un jardin, un jardin ! Depuis longtemps M. Lucas ne connaissait, en fait de campagne, qu'une demi-douzaine de pots de fleurs, de tristes giroflées à moitié asphyxiées par le gaz ! O campagne ! s'écriait presque M. Lucas ; il ne disait pas *O rurs* ! comme le poète latin : M. Lucas ne lisait même le français qu'imparfaitement, quoiqu'il allât à la Bourse ; mais ce duel, dont, après tout, la Bourse, avec ses catastrophes soudaines, était la cause, lui inspirait les réflexions plus justes et les plus sensées.

Le dialogue entre M. Lucas et la personne qu'il allait voir près de Notre-Dame de Lorette fut court : "C'est demain matin, dit M. Lucas, à Nanterre, au bas du mont Valérien, un duel au pistolet !"

Le prêtre auquel il parlait ainsi, — c'était le même qui se trouvait une heure auparavant dans la loge de M. Lucas, — fut vivement ému.

"Malheureux Pierre ! s'écria-t-il. Mon Dieu, ayez pitié de lui ! faites que je puisse venir à son secours, s'il en est temps encore ! Il y est le soir ? poursuivit-il.

— Ordinairement, il est toujours rentré à six heures.

— Dès qu'il rentrera, priez-le de m'attendre, et dites-lui mon nom : Paul Etcheverry !... "

Mais Pierre n'était pas rentré à six heures. L'abbé Paul Etcheverry, qui était revenu, l'attendit longtemps ; il ne voulait pas quitter l'hôtel sans l'avoir vu. Il contemplait tout le luxe dont il était environné dans le salon où M. Lucas l'avait introduit, et il songeait à la ruine de celui qui, la veille encore, était le propriétaire de cet hôtel, au péril qu'il allait courir pour son corps et pour son âme ; à neuf heures, Pierre n'était pas rentré ! Paul éprouvait une vive inquiétude. A cette heure déjà avancée, il prit enfin une voiture et se fit conduire hors de Paris, dans un village où il était attendu. Notre récit doit maintenant retourner de quelques heures en arrière, pour expliquer le spectacle qui l'y attendait.

La journée avait été fort chaude ; on se trouvait, en ce moment, dans les beaux jours du mois de juillet, et les Parisiens fuyaient la zone torride de leurs rues et la vapeur du gaz pour respirer l'air des champs. Il était cinq heures du soir, lorsque deux jeunes gens, dont le teint un peu brun semblait indiquer l'origine méridionale, traversèrent le gracieux village de Nanterre ; ils

sortaient d'une assez jolie maison de campagne, dont la grille donnait sur la belle route qui conduit à Saint-Germain, et ils se dirigeaient du côté du mont Valérien. C'étaient ou de nouveaux mariés ou le frère et la sœur; tous deux s'entretenaient à voix basse. "Ne soyez pas longtemps à revenir, leur avait dit une femme belle encore, au moment où ils sortaient; vous savez, mes enfants, que Pon ne soupe pas plus tard que sept heures — Mère, soyez tranquille... avait répondu un grand et beau jeune homme; et ils s'étaient rapidement éloignés. Ils se trouvèrent bientôt dans les petits sentiers verdoyants qui invitent, pour ainsi dire, à monter sur ce mont, autrefois l'image du Calvaire. Il faisait encore assez chaud pour que personne ne s'y rencontrât avec eux; c'était une heure solitaire. Tout était calme et riant; on n'entendait que le léger bourdonnement des insectes, comme pour avertir les promeneurs que cette chaleur excessive n'avait pas arrêté tout mouvement dans la nature. "Nous aurions dû aller tous chez lui," disait la jeune femme, ou, si l'on aime mieux, la jeune fille. "Mère ne l'a pas voulu," reprenait celui qui l'accompagnait... Il s'arrêta un instant pour regarder un point de vue; celle qui l'accompagnait continua à suivre le sentier. Elle l'avait devancé de quelques pas, lorsqu'une forte détonation se fit entendre. Ils coururent aussitôt du côté où l'on voyait encore la fumée. C'était un plateau assez étroit qui régnaient sur un des cotéaux du mont, dans un des plis nombreux formés par le terrain; en un instant la jeune fille se trouva au milieu d'une scène terrible et inattendue: un homme, d'une grande jeunesse, venait de tomber sur le gazon, qui était tout rougi de son sang. C'était le flanc droit qui était atteint: les témoins s'étaient un moment éloignés et se concertaient pour aller chercher du secours. Le blessé était évanouï et respirait avec peine. La jeune fille recula épouvantée en poussant un grand cri; un instant après, son compagnon arrivait; il n'eut pas plutôt aperçu le blessé, qu'il se jeta à genoux près de lui en s'écriant: "Pierre! Pierre!..... C'est donc toi!....."

En ce moment, le blessé rouvrait les yeux, et, d'une voix mourante, il murmura cet autre nom: "Manoël!".....

XVI.

Graciosa, car c'était elle qui se trouvait à Nanterre avec Manoël et Marie-Maria, s'inquiétait de l'absence prolongée de ses enfants, et elle venait de sortir de sa maison le soir même du duel, dont le moment, le lecteur l'a deviné sans doute, avait été avancé sur la proposition du vieux caissier, circonstance qui avait été tenue secrète.

A l'instant où elle arrivait sur la petite place de Nanterre, elle s'arrêta pleine d'effroi. Qui rapportait-on sur ce brancard?

—Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle lorsqu'elle aperçut Manoël et Maria qui accompagnaient le blessé tout ensanglanté, dont les yeux fermés, le teint décoloré, semblaient annoncer le danger imminent, sinon la mort; mon Dieu! c'est Pierre!.....

Et le parrain de Manoël, qui l'avait accompagnée, fut forcé de la soutenir.

—Pierre! mon pauvre enfant, voilà ce que tu es venu chercher à Paris!.....

Et elle reçut dans ses bras Maria-Maria, qui sanglotait comme elle.

Manoël, pâle et tremblant, aidait à soutenir le brancard où Pierre se trouvait étendu.

Ce malheureux jeune homme fut transporté chez le parrain de Manoël, entre sa tante et Marie-Maria éplorées, qui cherchaient sur son visage un léger signe de vie. Quand il sortit du long évanouissement où il était retombé, une fièvre violente mit sa vie dans le plus grand danger. Ses parents le veillèrent pendant plus de trois semaines avec un dévouement infatigable. Manoël avait presque toujours la main de son cousin dans la sienne; on eût dit qu'il croyait ainsi le rattacher à la vie; à quelques pas, se tenait Marie-Maria, qui était devenue la garde-malade la plus active. Elle suivait, pour ainsi dire, sur les traits de Manoël les progrès du mal. La maladie de Pierre, déterminée par sa blessure, était une inflammation du péritoine. Le médecin qu'on avait appelé ne donnait presque aucun espoir. Pierre ne reconnaissait personne. Dans son délire, il se croyait toujours riche, il parlait de grandes opérations de Bourse, de millions! Était-ce donc ainsi qu'il allait mourir? L'abbé Paul, qui, le soir même du duel, averti par M. Lucas, était venu à Nanterre dans la pensée que ce duel funeste n'aurait lieu que le lendemain, et qu'en prévenant le maire de la commune il réussirait à l'empêcher, se désespérait de le voir mourir sans qu'il pût même se repentir de ses fautes et demander à Dieu pardon de ce duel. C'était aussi la plus grande douleur de tout cette famille: le médecin l'avait condamné.

Cependant une crise favorable sembla se manifester au bout de plusieurs jours; on avait fait éloigner tous ses parents, dans la crainte de le fatiguer; mais, après être resté quelques minutes sans parler: "Manoël! dit-il en se tournant vers une sœur qui le gardait, Manoël!..... Oui, ajouta-t-il, je me re; pelle tout: j'ai été blessé, je viens d'être bien malade; mais Manoël est là, je veux le voir!....."

On le fit entrer; ils parlèrent peu; Pierre était bien faible, Manoël si ému, qu'il se contenait avec peine...

Après plusieurs crises et bien des fluctuations dans l'état du malade, les prières de Paul et de toute cette famille vraiment chrétienne furent exaucées: Pierre, rendu peu à peu à la santé, put compter sur une existence qu'il avait jouée et dans les ardeurs d'une cupidité insensée et sur le terrain d'une lutte meurtrière. Ruiné, arraché à cette folle existence, presque blessé à mort, il avait beaucoup souffert, et l'intelligence, l'humilité, lui était revenue; la foi, qui semblait déracinée du cœur du riche, avait fleuri dans le cœur du pauvre. Un jour il dit à Manoël:

—Cher Manoël, je voudrais voir mon cousin Paul, C'est lui que ma présomption et mon entêtement ont exposé à une horrible mort, c'est lui qui écouterait l'aveu de mes fautes!

Paul fut récompensé ce jour-là de son long dévouement: il sauvait une âme!

—En tombant, lui dit Pierre après une confession accompagnée de douces larmes, j'ai mis la main sur ma médaille!

—C'était une prière, dit Paul, et elle a été exaucée! Pierre fut bientôt assez fort pour revoir toute sa famille; il en éprouva un grand bonheur.

F. DE GRANET.

(La fin au prochain numéro.)

LES CANOTIERS DU SAINT-LAURENT.

Paroles de BENJAMIN SULTE; Musique de Delle. D. D***

Légerement.

Le voyez-vous qui dan-se sur la

la - me mon beau ca - not, so - lide et si lé - ger! Il est con-

nu, sur la côte on l'a - cla - me com - me le seul à l'a - bri du dan - ger !

Sous l'a - vi - ron, voy - ez comme il s'é - lan - - - ce par la ra - fale, ni la neige, ou le

vent, na - geons na - geons, en chantant la ro - man - - - ce des ca - no -

tiers du St. Lau - rent des ca - no - tiers du St. Lau - rent.

Voir la page suivante, pour les paroles.

C'est le premier qui repousse la glace
 Quand le printemps parsit dans le lointain,
 Et le dernier qui brave la menace
 De l'ouragao qui se déchaîne en vain.
 Nous répoudons, par nos chants en cadence,
 Aux tourbillons de la neige et du vent.
 Nageons, nageons, en chantant la romance
 Des canotiers du St. Laurent.

Rapide et souple, il roule sur l'abîme,
 En défiant tous les temps orageux.
 Il disparaît ! on croirait qu'il s'abîme,
 Pour un instant il se dérobe aux yeux ;
 Mais aussitôt, il s'enlève et s'élançe,
 Guidé par nous, sur le fluve géant.
 Nageons, nageons, etc.

Au jour d'été le beau soleil qui brille
 Réchauffe aussi le cœur des mariniérs,
 Nos bras nerveux, sur l'onde qui scintille,
 Possent l'esquif des joyeux canotiers.
 Un chant d'amour que l'écho du rivage
 Répète encor plus tendrement,
 Vient retremper l'ardeur et le courage
 Des canotiers du St. Laurent.

UN PEU DE TOUT.

Vous n'avez pas connu Antoine, ce fameux académicien, dont la science était si profonde, l'esprit si brillant, et les distractions si bizarres ? Moi qui vous parle, je l'ai bien souvent rencontré, et je vois encore d'ici, marchant dans les rues, grave, absorbé et toujours les yeux plongés dans un livre. Son attention était si profonde dans sa lecture qu'il ne levait jamais la tête ; il se contentait d'incliner un peu le front, en forme de salut, quand il entendait passer quelqu'un près de lui.

Il était un jour avec sa sœur, et tous deux se promenaient sur une route, du côté de Vaugirard ; voici qu'un âne, chargé de paniers, vient tout en se balançant, au-devant d'eux. Quand l'âne et le savant se croisèrent, Antoine, en voyant une ombre couvrir le chemin devant lui, salua de la tête, sans regarder, suivant sa coutume. — Sa sœur n'y tint plus :

— Mon frère, dit-elle, en riant à gorge déployée, vous ne savez pas qui vous venez de saluer ?

— Vraiment non !

— C'était un âne.

— Ah ! répondit Antoine ; j'ai salué tant d'hommes qui lui ressemblaient !

* * *

— Autrefois, les députés des Trois-Ordres se rendaient à Pau, quand les Etats du Béarn étaient convoqués pour le règlement des impôts. Un jour, M. de Lons, qui les présidait, les avait invités à sa table.

Un berger, député de la vallée d'Ossau, se trouva placé à côté d'un financier aubli qui voulut se moquer de lui et lui dit :

— Monsieur, quand vous voulez le soir faire descendre de la montagne dans la plaine votre troupeau, comment le rassemblez-vous ?

— En sifflant.

— Mais de quelle manière ? allons n'ayez pas de conte, montrez-le moi, et faites ici comme à la campagne.

Le berger se fit prier quelque temps ; enfin, il cède et siffle tout doucement.

— Très-bien, lui dit l'autre ; mais vous sifflez plus fort que cela en général ?

Oh ! oui, monsieur, répond le berger, quand le troupeau est au fond de quelque ravin, ou qu'il est très-loin ; mais monsieur, nous ne sifflons pas plus fort que cela quand les bêtes sent à côté de nous.

* * *

Avez-vous pénétré dans une de ces chambres obscures de la Sorbonne, du Collège de France ou de la Bibliothèque impériale, où l'on trouve, à jours et heures fixes, des hommes décorés qui montent en chaire sans oser regarder la salle, et parlent pour les banes pendant soixante minutes ? Ce sont des professeurs sans élèves ; ils enseignent le tatar ou le bengali. Un jour, un de ces prédicateurs du désert, après avoir parlé toute son heure, eut encore quelques choses à dire. Ne voulant pourtant pas abuser de la complaisance de l'unique auditeur qui eût attendu la fin de sa leçon, il s'adressa à lui en souriant.

— Je réclamerai, monsieur, toute votre indulgence ; pour être complet, j'aurais besoin de cinq minutes encore.

— Oh ! monsieur, répondit l'unique auditeur ne vous pressez pas ; j'ai tout mon temps.

— Monsieur, je vous remercie.

— Oh ! de rien, de rien, voyez-vous ; être ici ou ailleurs, ça m'est bien égal.

— Vous avez donc du loisir ?

— Moi ! je suis à l'heure.

Le professeur reconnut alors le cocher qui l'avait amené à son cours.

* * *

Un paysan allait pour la première fois à l'opéra. On jouait la *Favorite*.

— Eh bien ! lui demanda-t-on à la fin du spectacle, comment trouvez-vous ça ?

— Ma foi, ça serait diablement joli sans la musique.

A VENDRE A CE BUREAU

L'ECHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL,

POUR L'ANNÉE 1862,

RELIÉ EN UN BEAU VOLUME,

Prix : \$2.50.

On s'abonne au Bureau du Journal, No. 4, Rue St. Vincent maison voisine de la librairie Rolland et Fils.

Prix pour 12 mois..... \$2.00

“ “ 6 mois..... \$1.00

Les abonnements datent du 1er Janvier et du 1er Juillet ; on ne s'abonne pas pour moins de six mois.

Abonnement payable d'avance.

Les avis pour discontinuation doivent être adressés à ce Bureau un mois avant l'expiration de l'abonnement.

Tout abonné qui refuse le journal sans avoir payé ses arrérages ne peut être rayé de la liste, et l'envoi du journal lui est continué.

Toutes lettres, correspondances, manuscrits etc., doivent être adressés *franco* à M. le Gérant, au Bureau de l'*Echo*, No. 4, Rue St. Vincent.

Imprimé et publié par E. SENEAL, 4, Rue St. Vincent.